

Jean Racine: Phèdre, Œuvres complètes, Tome I, Bibliothèque
de la Pléiade, n° 5, 1999

ACTEURS ¹⁰.

THÉSÉE, fils d'Égée, roi d'Athènes.
PHÈDRE, femme de Thésée, fille de Minos et de Pasiphaé.
HIPPOLYTE, fils de Thésée, et d'Antiope, reine des Amazones.
ARICIE, princesse du rang royal d'Athènes.
GÉNONE, nourrice et confidente de Phèdre.
THÉRAMÈNE, gouverneur d'Hippolyte.
ISMÈNE, confidente d'Aricie.
PANOPE, femme de la suite de Phèdre.
GARDES.

La scène est à Trézène, ville du Péloponèse.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.

HIPPOLYTE.

LE dessein en est pris, je pars, cher Théramène,
Et quitte le séjour de l'aimable Trézène.
Dans le doute mortel où je suis agité,
Je commence à rougir de mon oisiveté.
Depuis plus de six mois éloigné de mon père,
J'ignore le destin d'une tête si chère;
J'ignore jusqu'aux lieux qui le peuvent cacher.

THÉRAMÈNE.

Et dans quels lieux, Seigneur, l'allez-vous donc chercher?
Déjà, pour satisfaire à votre juste crainte,
J'ai couru les deux mers que sépare Corinthe;
J'ai demandé Thésée aux peuples de ces bords
Où l'on voit l'Achéron ¹¹ se perdre chez les morts;
J'ai visité l'Élide, et, laissant le Ténare,
Passé jusqu'à la mer qui vit tomber Icare.
Sur quel espoir nouveau, dans quels heureux climats
Croyez-vous découvrir la trace de ses pas?
Qui sait même, qui sait si le Roi votre père
Veut que de son absence on sache le mystère?
Et si, lorsqu'avec vous nous tremblons pour ses jours,
Tranquille, et nous cachant de nouvelles amours,
Ce héros n'attend point qu'une amante abusée...

HIPPOLYTE.

Cher Théramène, arrête, et respecte Thésée.
De ses jeunes erreurs désormais revenu,
Par un indigne obstacle il n'est point retenu;
Et fixant de ses vœux l'inconstance fatale,
Phèdre depuis longtemps ne craint plus de rivale.

Et moi-même, à mon tour, je me verrais lié ?
 Et les dieux jusque-là m'auraient humilié ?
 Dans mes lâches soupirs d'autant plus méprisable
 Qu'un long amas d'honneurs rend Thésée excusable,
 Qu'aucuns monstres par moi domptés jusqu'aujourd'hui
 Ne m'ont acquis le droit de faillir comme lui.
 Quand même ma fierté pourrait s'être adoucie,
 Aurais-je pour vainqueur dû choisir Aricie ?
 Ne souviendrait-il plus à mes sens égarés
 De l'obstacle éternel qui nous a séparés ?
 Mon père la réproûve, et par des lois sévères
 Il défend de donner des neveux à ses frères :
 D'une tige coupable il craint un rejeton ;
 Il veut avec leur sœur ensevelir leur nom,
 Et que, jusqu'au tombeau soumise à sa tutelle,
 Jamais les feux d'hymen ne s'allument pour elle.
 Dois-je épouser ses droits contre un père irrité ?
 Donnerai-je l'exemple à la témérité ?
 Et dans un fol amour ma jeunesse embarquée...

THÉRAMÈNE.

Ah, Seigneur! si votre heure est une fois marquée,
 Le ciel de nos raisons ne sait point s'informer.
 Thésée ouvre vos yeux en voulant les fermer,
 Et sa haine, irritant une flamme rebelle,
 Prête à son ennemie une grâce nouvelle.
 Enfin d'un chaste amour pourquoi vous effrayer ?
 S'il a quelque douceur, n'osez-vous l'essayer ?
 En croirez-vous toujours un farouche scrupule ?
 Craint-on de s'égarer sur les traces d'Hercule ?
 Quels courages Vénus n'a-t-elle pas domptés !
 Vous-même où seriez-vous, vous qui la combattez,
 Si toujours Antiope, à ses lois opposée,
 D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Thésée ?
 Mais que sert d'affecter un superbe discours ?
 Avouez-le, tout change; et depuis quelques jours
 On vous voit moins souvent, orgueilleux et sauvage,
 Tantôt faire voler un char sur le rivage,
 Tantôt, savant dans l'art par Neptune inventé,
 Rendre docile au frein un coursier indompté.
 Les forêts de nos cris moins souvent retentissent.
 Chargés d'un feu secret, vos yeux s'appesantissent.
 Il n'en faut point douter, vous aimez, vous brûlez;

Vous périssez d'un mal que vous dissimulez.
 La charmante Aricie a-t-elle su vous plaire ?

HIPPOLYTE.

Théramène, je pars, et vais chercher mon père.

THÉRAMÈNE.

Ne verrez-vous point Phèdre avant que de partir,
 Seigneur ?

HIPPOLYTE.

C'est mon dessein : tu peux l'en avertir.
 Voyons-la, puisqu'ainsi mon devoir me l'ordonne.
 Mais quel nouveau malheur trouble sa chère Cénone.

SCÈNE II.

HIPPOLYTE, CÉNONE, THÉRAMÈNE.

CÉNONE.

Hélas! Seigneur! quel trouble au mien peut être égal ?
 La Reine touche presque à son terme fatal.
 En vain à l'observer jour et nuit je m'attache :
 Elle meurt dans mes bras d'un mal qu'elle me cache.
 Un désordre éternel règne dans son esprit.
 Son chagrin inquiet l'arrache de son lit.
 Elle veut voir le jour; et sa douleur profonde
 M'ordonne toutefois d'écartier tout le monde...
 Elle vient.

HIPPOLYTE.

Il suffit, je la laisse en ces lieux,
 Et ne lui montre point un visage odieux.

SCÈNE III.

PHÈDRE, CÉNONE.

PHÈDRE.

N'allons point plus avant. Demeurons, chère Cénone.
 Je ne me soutiens plus, ma force m'abandonne.
 Mes yeux sont éblouis du jour que je revois,

Et mes genoux tremblants se dérobent sous moi.
Hélas!

(Elle s'assit.)

CENONE.

Dieux tout-puissants, que nos pleurs vous apaisent.

PHÈDRE.

Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent!
Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux?
Tout m'afflige et me nuit, et conspire à me nuire.

CENONE.

Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire!
Vous-même, condamnant vos injustes desseins,
Tantôt à vous parer vous excitiez nos mains;
Vous-même, rappelant votre force première,
Vous vouliez vous montrer et revoir la lumière :
Vous la voyez, Madame, et, prête à vous cacher,
Vous haïssez le jour que vous veniez chercher?

PHÈDRE.

Noble et brillant auteur d'une triste famille,
Toi dont ma mère osait se vanter d'être fille,
Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois,
Soleil, je te viens voir pour la dernière fois.

CENONE.

Quoi! vous ne perdrez point cette cruelle envie?
Vous verrai-je toujours, renonçant à la vie,
Faire de votre mort les funestes apprêts?

PHÈDRE.

Dieux! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!
Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière?

CENONE.

Quoi, Madame!

PHÈDRE.

Insensée, où suis-je? et qu'ai-je dit?
Où laissai-je égarer mes vœux et mon esprit?

Je l'ai perdu : les dieux m'en ont ravi l'usage.
Cenone, la rougeur me couvre le visage :
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs,
Et mes yeux, malgré moi, se remplissent de pleurs.

CENONE.

Ah! s'il vous faut rougir, rougissez d'un silence
Qui de vos maux encore aigrit la violence.
Rebelle à tous nos soins, sourde à tous nos discours,
Voulez-vous sans pitié laisser finir vos jours?
Quelle fureur les borne au milieu de leur course?
Quel charme ou quel poison en a tari la source?
Les ombres par trois fois ont obscurci les cieus
Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux;
Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure
Depuis que votre corps languit sans nourriture.
A quel affreux dessein vous laissez-vous tenter?
De quel droit sur vous-même osez-vous attenter?
Vous offensez les dieux auteurs de votre vie;
Vous trahissez l'époux à qui la foi vous lie;
Vous trahissez enfin vos enfants malheureux,
Que vous précipitez sous un joug rigoureux.
Songez qu'un même jour leur ravira leur mère,
Et rendra l'espérance au fils de l'étrangère,
A ce fier ennemi de vous, de votre sang,
Ce fils qu'une Amazone a porté dans son flanc,
Cet Hippolyte...

PHÈDRE.

Ah, dieux!

CENONE.

Ce reproche vous touche.

PHÈDRE.

Malheureuse, quel nom est sorti de ta bouche?

CENONE.

Hé bien! votre colère éclate avec raison :
J'aime à vous voir frémir à ce funeste nom.
Vivez donc. Que l'amour, le devoir, vous excite.
Vivez, ne souffrez pas que le fils d'une Scythe,
Accablant vos enfants d'un empire odieux,
Commande au plus beau sang de la Grèce et des dieux.

Mais ne différez point, chaque moment vous tue.
Réparez promptement votre force abattue,
Tandis que de vos jours, prêts à se consumer,
Le flambeau dure encore et peut se rallumer.

PHÈDRE.

J'en ai trop prolongé la coupable durée.

CÉNONE.

Quoi! de quelques remords êtes-vous déchirée?
Quel crime a pu produire un trouble si pressant?
Vos mains n'ont point trempé dans le sang innocent?

PHÈDRE.

Grâces au ciel, mes mains ne sont point criminelles.
Plût aux dieux que mon cœur fût innocent comme elles!

CÉNONE.

Et quel affreux projet avez-vous enfanté,
Dont votre cœur encor doit être épouvanté?

PHÈDRE.

Je t'en ai dit assez. Épargne-moi le reste.
Je meurs, pour ne point faire un aveu si funeste.

CÉNONE.

Mourez donc, et gardez un silence inhumain;
Mais pour fermer vos yeux cherchez une autre main.
Quoiqu'il vous reste à peine une faible lumière,
Mon âme chez les morts descendra la première.
Mille chemins ouverts y conduisent toujours,
Et ma juste douleur choisira les plus courts.
Cruelle, quand ma foi vous a-t-elle déçue?
Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçue?
Mon pays, mes enfants, pour vous j'ai tout quitté.
Réservez-vous ce prix à ma fidélité?

PHÈDRE.

Quel fruit espères-tu de tant de violence?
Tu frémeras d'horreur si je romps le silence.

CÉNONE.

Et que me direz-vous qui ne cède, grands dieux!
A l'horreur de vous voir expirer à mes yeux?

PHÈDRE.

Quand tu sauras mon crime, et le sort qui m'accable,
Je n'en mourrai pas moins, j'en mourrai plus coupable.

CÉNONE.

Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versés,
Par vos faibles genoux que je tiens embrassés,
Délivrez mon esprit de ce funeste doute.

PHÈDRE.

Tu le veux. Lève-toi.

CÉNONE.

Parlez : je vous écoute.

PHÈDRE.

Ciel! que lui vais-je dire? et par où commencer?

CÉNONE.

Par de vaines frayeurs cessez de m'offenser.

PHÈDRE.

O haine de Vénus! ô fatale colère!
Dans quels égarements l'amour jeta ma mère!

CÉNONE.

Oubliez-les, Madame; et qu'à tout l'avenir
Un silence éternel cache ce souvenir.

PHÈDRE.

Ariane, ma sœur! de quel amour blessée,
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée!

CÉNONE.

Que faites-vous, Madame? Et quel mortel ennui
Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui?

PHÈDRE.

Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable
Je péris la dernière, et la plus misérable.

CÉNONE.

Aimez-vous?

PHÈDRE.

De l'amour j'ai toutes les fureurs.

CENONE.

Pour qui?

PHÈDRE.

Tu vas ouïr le comble des horreurs.

J'aime... A ce nom fatal, je tremble, je frissonne.
J'aime...

CENONE.

Qui?

PHÈDRE.

Tu connais ce fils de l'Amazone,
Ce prince si longtemps par moi-même opprimé.

CENONE.

Hippolyte! Grands dieux!

PHÈDRE.

C'est toi qui l'as nommé.

CENONE.

Juste ciel! tout mon sang dans mes veines se glace.
O désespoir! ô crime! ô déplorable race!
Voyage infortuné! Rivage malheureux,
Fallait-il approcher de tes bords dangereux?

PHÈDRE.

Mon mal vient de plus loin. A peine au fils d'Égée
Sous les lois de l'hymen je m'étais engagée,
Mon repos, mon bonheur, semblait être affermi,
Athènes me montra mon superbe ennemi.
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue;
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue;
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler,
Je sentis tout mon corps et transir et brûler.
Je reconnus Vénus, et ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables.
Par des vœux assidus je crus les détourner :
Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner;
De victimes moi-même à toute heure entourée,
Je cherchais dans leurs flancs ma raison égarée.D'un incurable amour remèdes impuissants!
En vain sur les autels ma main brûlait l'encens :
Quand ma bouche implorait le nom de la déesse,
J'adorais Hippolyte; et, le voyant sans cesse,
Même au pied des autels que je faisais fumer,
J'offrais tout à ce dieu que je n'osais nommer.
Je l'évitais partout! O comble de misère!
Mes yeux le retrouvaient dans les traits de son père.
Contre moi-même enfin j'osai me révolter :
J'excitai mon courage à le persécuter.
Pour bannir l'ennemi dont j'étais idolâtre,
J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre;
Je pressai son exil, et mes cris éternels
L'arrachèrent du sein et des bras paternels.
Je respirais, CEnone; et depuis son absence,
Mes jours moins agités coulaient dans l'innocence.
Soumise à mon époux, et cachant mes ennuis,
De son fatal hymen je cultivais les fruits.
Vaines précautions! Cruelle destinée!
Par mon époux lui-même à Trézène amenée,
J'ai revu l'ennemi que j'avais éloigné :
Ma blessure trop vive aussitôt a saigné.
Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée :
C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.
J'ai conçu pour mon crime une juste terreur;
J'ai pris la vie en haine, et ma flamme en horreur.
Je voulais en mourant prendre soin de ma gloire,
Et dérober au jour une flamme si noire :
Je n'ai pu soutenir tes larmes, tes combats,
Je t'ai tout avoué; je ne m'en repens pas,
Pourvu que, de ma mort respectant les approches,¹²
Tu ne m'affliges plus/ par d'injustes reproches,¹²
Et que tes vains secours/ cessent de rappeler¹²
Un reste de chaleur/ tout prêt à s'exhaler.¹³

SCÈNE IV.

PHÈDRE, CENONE, PANOPE.

PANOPE.

Je voudrais vous cacher une triste nouvelle,
Madame; mais il faut que je vous la révèle.